

BERBIGUIER.

I

Longtemps les médecins seuls ont écrit sur les maladies mentales; mais leurs travaux, tout consciencieux qu'ils fussent, ne pouvaient et ne devaient pas sauter le fossé qui sépare le monde des savants du monde des curieux, les livres médicaux secs, froids, impassibles, nets et tranchants comme un scalpel n'étant point écrits au point de vue du public qui n'aime pas à être désenchanté. Il arriva plus tard que des savants estimables écrivirent des traités à « l'usage des gens du monde. » Cela ne suffisait pas; des littérateurs, dont quelques-uns sont d'intrépides fureteurs de curiosités, arrivèrent ensuite. Ils s'emparèrent de matières prétendues arides qui semblaient du domaine des économistes, des statisticiens. Ainsi s'ouvrit une nouvelle voie qui n'est encore que peu explorée et qui doit produire de grands résultats. J'apporte sur ce terrain nouveau une biogra-

phie, des *faits* ; car nulle part, dans les livres touchant l'hallucination, ne se rencontrent un type aussi curieux, des événements aussi bizarres, une existence aussi tourmentée que celle de Berbiguier.

Vous voyez un homme d'une vie rangée, exacte, *civilisée* ; cet homme, si tranquille le jour, est sujet à de certaines heures solitaires à des sensations extravagantes ; la nuit est sa seule confidente. Il n'a garde d'en parler, car il est heureux ou malheureux. Heureux, il craindrait de se dessaisir de la moitié de son bonheur en le communiquant ; malheureux, il sait qu'il passerait pour fou en faisant des confidences étranges. « Je » me gardai bien de faire part à mes amis de ce qui » m'arrivait, persuadé qu'ils n'y auraient pas ajouté » foi, » écrit l'homme dont nous allons raconter la singulière biographie.

Tel est le début de l'hallucination qui commence par l'*internat*, c'est-à-dire que l'halluciné garde précieusement en lui ses sensations ; mais un jour arrive où elles l'enveloppent tout entier, où elles s'emparent de toutes ses facultés, où elles le dévorent. D'interne, l'hallucination devient externe ; c'est là que commence le rôle du médecin. La guérison du sujet est « très-difficile, » a écrit M. Esquirol ; car le médecin croit avoir un halluciné d'hier, d'un mois, d'un an, il peut se trouver en présence d'un homme qui souffre depuis vingt ou trente ans. La maladie s'est déclarée tout d'un coup, violente et impétueuse ; mais depuis combien couvait-elle ?... C'est ce qu'il est facile de constater, quand il s'agit d'une maladie de corps qui fait des lésions in-

térieures dont le diagnostic est plus ou moins simple ; mais où est-il celui qui peut ausculter le cerveau ?

Ce qu'on va lire n'a rien de fictif, rien d'arrangé ; j'ai lu et relu plusieurs fois les Mémoires d'un homme qui a consigné avec un soin de teneur de livres tout ce qu'il entendait pendant son hallucination, qui a mis dans ce travail la minutie et l'observation détaillées, communes aux insensés, tout en se défendant pourtant d'avoir le cerveau dérangé. « Si j'étais fou, dit-il dans sa préface, je n'aurais pas ramassé avec tant de soin tous les traits et anecdotes que j'ai cités dans mes écrits pour confondre mes ennemis. »

Les malheurs de Berbiguier datent de 1796. A cette époque, il quittait son pays, Carpentras, pour aller demeurer à Avignon. Un jour il rencontra une femme appelée la Mansotte, qui s'offrit de lui tirer les cartes. Un tamis à farine fut placé sur une table, et les deux branches d'une paire de ciseaux piquées dans le tamis, plus un papier blanc plié dans le tamis. Berbiguier et la Mansotte passèrent un doigt dans chacun des anneaux des ciseaux, de sorte que le tamis était suspendu en l'air. Après les diverses questions banales des tireuses de cartes, la femme apporta trois pots, dans l'un desquels elle renferma les cartes à figurer. Berbiguier, les yeux bandés, tira au hasard quelques cartes qu'on ajouta à celles déjà renfermées dans le pot, qu'on couvrit d'une assiette. Le second pot fut rempli de sel, de poivre et d'huile, le troisième de laurier. La tireuse de cartes, après avoir enveloppé soigneusement ces pots et les avoir rangés dans l'alcôve, déclara que la conjuration

était terminée, et qu'il n'y avait plus qu'à en attendre les effets.

Nous avons détaillé avec soin cette opération, parce qu'il est certain qu'elle fut le germe de l'hallucination. En rentrant chez lui, Berbiguier trouve trois croisées ouvertes; il entend un bruit insolite; il allume une bougie et ne voit rien. Il se couche tout inquiet; mais le bruit recommence; on frappe partout, sous le lit, sur le lit. Le lendemain, Berbiguier allait trouver la tireuse de cartes, qui lui dit avec beaucoup de bon sens, de se coucher dans une autre position, et que le calme renaîtrait. « Elle savait bien, le *monstre*, écrit-il, qu'il n'en serait rien; mais il fallait qu'elle affectât, sous des dehors trompeurs, de me donner des conseils. »

Les souffrances invisibles continuèrent la nuit, malgré les opérations de la *sorcière*; pendant huit jours de consultations, Berbiguier lui donna de l'argent, du sirop, des rafraîchissements, des comestibles, « tant il est vrai que pendant ce temps, dit-il, ses entrailles devaient être dévorées par le feu de l'enfer qui l'a vomie sur la terre. »

Berbiguier commença à croire que c'était la tireuse de cartes qui se métamorphosait certaines nuits en chats miaulant sur son lit, d'autres nuits en chiens aboyant sous son lit. Il alla à l'église, et le calme ne revint pas; s'il se promenait aux bords du Rhône, il se sentait tiré par l'habit, il était persuadé que les esprits voulaient le noyer dans le fleuve. Fatigué, le malheureux pensa à revoir sa ville natale; mais une force surnaturelle semblait s'y opposer. Un jour il entendit

une voix invisible qui lui criait : « *Il faut se coucher ce soir.* » — Il n'est pas encore temps que je me couche, répondit-il très-haut à l'esprit, bientôt je me coucherai pour longtemps. Cependant la terrible voix répétait sans cesse à ses oreilles ; « *Il faut se coucher ce soir.* » Dans une soirée à laquelle Berbiguier assistait, au milieu de la conversation, il sent une oppression de poitrine et toujours la voix : « *Il faut se coucher ce soir.* » Cette insistance étonna l'halluciné, qui se coucha en s'écriant : « Seigneur, j'obéis à vos ordres. » Il y avait trois ans que Berbiguier n'était entré dans son lit. Au bout de quelques instants, il aperçoit une clarté blanche, très-lumineuse. « Un nombre infini d'étoiles, écrit-il, au milieu desquelles était une *bobèche plate*, d'où sortait une lumière éclatante, produisirent en moi un enthousiasme difficile à décrire. » Puis un trône apparut, tout resplendissant de diamants, de rubis et de pierres précieuses, sur ce trône était assis Jésus-Christ. Pendant trois heures, l'halluciné est dans l'extase, il remercie le Seigneur d'avoir épongé tous ses maux par sa présence. Et il s'endort heureux et tranquille.

Le lendemain, Berbiguier se promenait dans la campagne tout préoccupé de cette apparition, lorsque l'extase s'empare de nouveau de lui et il voit le paradis, l'enfer, le jugement dernier. Le voilà un peu consolé ; malheureusement sa maladie le reprend de plus belle, les apparitions nocturnes recommencent avec plus d'insistance que jamais. Berbiguier va trouver M. Nicolas, médecin de l'hôtel des Invalides d'Avignon ; celui-ci, après l'avoir interrogé longuement sur sa maladie, son

principe et ses causes, le fait asseoir au milieu du salon, pied contre pied. Il décrit des cercles autour de l'halluciné avec une petite baguette d'acier, en disant : « Ah ! je vous tiens maintenant, vous n'y rentrerez plus. » Puis, en s'adressant à Berbiguiér : « Monsieur, dit-il, je viens d'extraire la sorcière de votre corps, vous ne serez plus inquiété par elle et sous peu vous recouvrirez la santé. » Mais le médecin pensa que le remède qu'il venait d'employer était trop *simple* pour l'halluciné ; et il fit venir son malade au Jardin des Plantes de la ville. Divers médecins s'y trouvaient. Berbiguiér fut placé sous un arbre exposé au nord ; M. Nicolas recommença à envelopper de cercles magiques l'halluciné ; puis il lui fit boire un verre d'eau, pendant qu'un autre médecin étendait les jambes du malade sur un banc, en lui recommandant d'appuyer fortement sa tête contre l'arbre. M. Nicolas trempa pendant dix minutes la baguette d'acier dans un verre d'eau et le fit boire à Berbiguiér ; cette boisson lui donna une commotion. — Voyez-vous, dit le médecin, un petit point blanc à l'extrémité de la baguette ? — Berbiguiér répondit affirmativement, « quoique cela ne fût pas. » — Eh bien ! reprit M. Nicolas, faites-vous forger une petite baguette d'acier exactement semblable à celle-ci. Berbiguiér obéit, et, quelques jours après, docile aux ordres de son médecin, il se promenait frappant de sa baguette tous les endroits par où il passait, en disant : « *Coquine de sorcière, vous souffrez maintenant.* » De plus, il avait mis sur sa table un petit écrit ainsi conçu : « *Au nom de Jésus-Christ, vivant que demandes-tu ?* »

Il se trouva pendant quelque temps assez bien de ces prétendus exorcismes, n'était qu'un jour un bourdonnement se fit entendre dans sa chambre. Craignant d'être retombé au pouvoir des esprits, il retourna, suivant l'avis de M. Nicolas, au Jardin-des-Plantes où il continua solitairement ses opérations. On avait entendu parler dans la ville de ces exorcismes, et une foule nombreuse se pressait autour de Berbiguier, qui continuait avec le plus grand sang-froid à faire usage de sa baguette d'acier. Par malheur, un docteur avignonnais, M. Guérin, qui rencontra l'halluciné, fut surpris de ses exercices et l'engagea à les abandonner en lui disant qu'ils étaient plus nuisibles qu'utiles. Berbiguier commença à se défier de M. Nicolas, et le rangea immédiatement dans la classe de ses persécuteurs, par une raison toute simple : il avait surpris entre son médecin et un de ses élèves, ce fragment de conversation : — J'ai envie, disait M. Nicolas, de le faire danser avec l'ourse ou avec la grande ourse. — L'élève parut étonné de ces paroles et en demanda l'explication. — Ah ! reprit le médecin, *il faut bien l'amuser.*

Berbiguier quitte aussitôt Avignon, furieux de s'être mis aux mains des médecins, et se rend à Carpentras où il reste un an pour affaires de famille. Les apparitions recommencent : ainsi, le malheureux avait dans sa chambre à coucher un violon et une guitare. Toutes les nuits une main inconnue ou plutôt une griffe venait tracasser et mettre en branle les cordes du violon et de la guitare. Berbiguier, de *peur de passer pour fou*, n'osait se plaindre à ses amis, mais il écrivit avec grand détail

toutes ses souffrances à un troisième médecin d'Avignon, M. Bouge. Celui-ci, craignant d'ordonner un traitement inutile, lui disait de prendre du courage, de la patience, et lui répondait par cette maxime banale : « Il faut tout attendre du temps, » ce qui ne consolait guère l'halluciné. Un événement vint changer la face de sa maladie. Berbiguier apprit qu'un de ses oncles de Paris était très-malade et désirait le voir. Cet oncle se mourait autant d'un procès gagné que d'une maladie ; il laissa, par testament, son neveu légataire universel.

Malgré tous les tracas d'une succession importante, qui amena divers procès entre les héritiers, Berbiguier ne fut pas délivré des esprits ; bien décidé à employer tous les moyens contre eux, il alla trouver une célébrité d'alors, M. Moreau, qui lui répondit qu'il avait le pouvoir de le soustraire à ses persécuteurs, mais que, pour y parvenir, il devait se soumettre à sa toute-puissance. — L'expérience du passé et la religion, répondit l'halluciné, me défendent d'approuver cette proposition. — Votre obstination fera votre malheur, dit le physicien. Berbiguier se retira, bien convaincu qu'il venait de se créer gratuitement un ennemi de plus. Il était dans la destinée du malheureux de tomber de médecin en sorcier, de sorcière en magicienne, de tireuse de cartes en sibylle. Désolé d'avoir connu Moreau, il entre en relations avec une dame Vandeval dont la profession était de dire la bonne aventure. C'est une série nouvelle d'opérations mystiques :

Il faut acheter une chandelle de suif chez une marchande dont la boutique aura deux issues ;

Faire attention, en payant, de se faire rendre sur une pièce de la monnaie dans laquelle doivent se trouver deux deniers;

Sortir par la porte opposée à celle par laquelle on est entré;

Jeter en l'air les deux deniers;

Allumer du feu, y jeter du sel;

Envelopper la chandelle avec du papier sur lequel serait écrit le nom du premier persécuteur;

Piquer ce papier dans tous les sens, et, après l'avoir fixé à la chandelle avec une épingle, le laisser brûler jusqu'à extinction.

Berbiguier exécuta strictement tous ces ordres; seulement, il avait jeté en l'air les deux deniers, et il fut tout surpris d'entendre sur le pavé retentir deux écus. Il eut soin de s'armer d'un couteau en cas d'attaque; le sel produisit une forte explosion dans la cheminée et l'halluciné resta persuadé que ce devait être le *magicien* Moreau qui y était caché et qui manifestait sa colère. Là Vandeval lui dit que s'il voulait *tuer* Moreau, il n'avait qu'à continuer ainsi pendant huit jours. Ce qu'il fit; mais une réflexion lui vint: « Cette femme, pensa-t-il, a mis tout en œuvre pour m'inspirer de la confiance, afin de me tromper avec plus de facilité. » Plein de ces idées, il alla se confesser à Saint-Roch; le prêtre l'adressa au grand pénitencier de Notre-Dame; celui-ci au grand vicaire. « Espérez tout de la bonté de Dieu, » lui dit le grand vicaire après l'avoir écouté attentivement. Berbiguier, qui avait souvent prié sans être guéri, ne se contenta point de cette réponse; il retourna voir son pre-

mier confesseur qui l'invita à venir le voir souvent et surtout à fréquenter les églises. La succession de l'oncle entraîna des procès coûteux ; Berbiguier, en homme généreux, pria chacun des parents déshérités de recevoir une part ; malgré tout, il n'était rien moins que tranquille. « La féroce Vandeval, dit-il, ne me perdait de vue ni le jour, ni la nuit ; elle employait contre moi tous les pouvoirs qui lui avaient été donnés par les esprits infernaux pour me faire souffrir. » Il alla visiter de nouveau le grand pénitencier qui l'adressa à l'illustre médecin de la Salpêtrière, M. Pinel père. Berbiguier s'y rendit ; c'était en 1816 ; il y avait 20 ans qu'il souffrait déjà. Pinel, après lui avoir fait raconter ses tourments, lui dit qu'il connaissait ces maladies, qu'il était certain de le guérir. Il lui ordonna huit bains par mois. — Je vous engage, dit-il, à voir Moreau et la Vandeval, afin de les prier de cesser leurs magies..... Lorsque vous souffrez, demanda Pinel, voyez-vous des animaux ? — Non, dit Berbiguier, c'est un bruit qui se fait entendre sous mon traversin ou des attouchements sur ma personne quand je suis au lit. — Ce n'est rien, dit le médecin en riant, j'y mettrai bon ordre.

Berbiguier se coucha avec l'intime persuasion qu'il peut compter sur la promesse de Pinel et qu'il va dormir tranquille. Cependant vers minuit les cris recommencent comme d'habitude ; le lendemain, de grand matin, le malade était chez son médecin. — Je ne vous cache point, dit-il, que je crois que vous n'êtes point étranger à ces menées. — Prenez vos bains, répond en souriant Pinel. De là Berbiguier retourne chez le grand péni-

tencier où il se plaint tellement de son médecin que le prêtre l'envoie à un nouveau docteur, M. Audry, qui lui dit : « Votre santé est très-altérée par les souffrances que vous avez éprouvées, vous avez le sang très-agité, il faut prendre des adoucissants, des calmants. » De son côté, le grand vicaire s'efforçait de chasser l'hallucination par la distraction et il ordonnait au malade de visiter quatre églises par jour.

Berbiguier prit alors la résolution de vivre isolé : « Il faut cependant, dit-il, quelques délassements à l'homme pour ne pas tomber dans les inconvénients d'une vie trop sévère ; mais je choisis ce qui me parut le plus innocent pour servir à mes récréations. » Il acheta un jeune écureuil, dont nous raconterons plus tard les malheurs.

Un jour l'halluciné veut se faire la barbe devant une glace et, à sa grande surprise, il y trouve un paysage, fraîchement peint à l'huile (1). Il écrivit au-dessous, croyant être certain d'où partait le coup : « *N'y touchez pas, c'est l'ouvrage de Pinel.* » Il n'était même pas tranquille en plein soleil, dans la rue ; ainsi, quand il sortait, un grand vent s'élevait aussitôt et son parapluie était déchiré par *ses ennemis*. Berbiguier pensa à offrir à la Vierge un cierge de cinq livres ; mais, se dit-il, la grosseur piquera la curiosité des esprits qui redoubleraient de peine ; n'offrons qu'un cierge d'une livre à la fois ! Le

(1) J'ai pensé que cette glace masquée n'était pas le résultat d'une plaisanterie, mais d'une ordonnance de médecin. N'est-il pas dangereux pour les hallucinés de voir reproduire leurs traits troublés ?

grand vicaire tâchait de consoler de son mieux le pauvre homme, qui se privait même de vin, mêlant ensemble traitement corporel et traitement spirituel, l'avis des médecins et l'avis des prêtres. Je le laisserai raconter une nouvelle persécution :

« L'hiver approchait; je fis mettre un poêle dans ma chambre, et, pour être à l'abri de la fumée, je fis passer le tuyau de ce poêle dans la cheminée, que je fermai hermétiquement. Cette opération terminée, j'entendis à minuit du bruit au bas de la cheminée. J'écoutai avec attention et je reconnus la voix du docteur Pinel, qui, conjointement avec quelqu'un de sa troupe, cherchait à s'introduire dans mon appartement. Mais j'avais tout prévu: J'avais fermé jusqu'à la clef du tuyau. Je me mis à rire aux éclats, et je leur dis: « Eh bien! entrez, aimable Pinel, avec votre compagnie; que faites-vous donc dans ce petit réduit? Ne restez pas ainsi à la porte (1). » Je les entendis chuchoter et proférer des injures, menacer et dire que les moyens que j'avais employés ne les empêcheraient pas de s'introduire dans ma chambre toutes les fois qu'ils le voudraient. En effet, ils firent répandre dans mon appartement beaucoup de fumée pour m'empêcher de me chauffer et de faire ma petite cuisine. Je me serais bien passé de leurs visites ainsi que mon Coco; c'est le nom que je don-

(1) En allant consulter Pinel, Berbiguier avait remarqué un tableau qui représentait le célèbre médecin peint en pied avec des nuages autour de lui, et il en conclut que le docteur se transportait ainsi dans les planètes pour y commettre ses forfaits.

nais à mon petit écureuil, qui n'était pas plus exempt que moi de leurs persécutions. »

Dans l'hôtel garni où il demeurait, Berbiguier fit connaissance d'un jeune homme qui sortait du séminaire, M. Prieur fils. Ces relations vinrent de ce que l'halluciné avait trouvé dans les escaliers une pièce de cinq francs qu'il rendit à son propriétaire. Berbiguier était certain que cette pièce abandonnée était un piège tendu par les farfadets qui espéraient qu'il s'en emparerait. Son indignation à ce propos montre bien l'honnête homme : « Détrompez-vous, race maudite, je mépriserai les richesses (la pièce de cinq francs) et les grandeurs de ce monde, pour me rendre digne d'un bonheur à venir. »

II

Les premiers jours, il fut enchanté d'avoir fait connaissance avec des jeunes gens aussi vertueux que MM. Prieur. L'ainé fréquentait un prêtre nommé Imbert ; Berbiguier pria le jeune homme de confier au prêtre son malheureux état et de lui demander des conseils. Prieur se chargea de la commission ; le résultat fut qu'il fallait jeter de l'eau bénite aux quatre coins de l'appartement, faire le signe de la croix avec l'aspersoir, réciter le *De Profundis*, après quoi Pinel, Moreau, la Vandeval et autres seraient anéantis et hors d'état de recommencer leurs conjurations. Cela s'étant fait, le

nouvel ami du malade prit un grand couteau et frappa trois fois sur une falourdè en disant : « Monstres que vous êtes, que le diable vous en fasse autant ! » Puis il coupa jusqu'à la racine les tiges de verveine d'un pot de fleurs, et fit cinq petits paquets qu'il déposa, quatre à chaque angle de l'appartement, et le cinquième sur le piano. Il reprit encore le grand couteau et en frappa le bois. — Pourquoi, dit Berbiguier, qui suivait avec beaucoup d'attention ces manœuvres, avez-vous enfoncé le couteau si avant dans le bois ? — C'est pour être plus cuisant à l'exécrable Pinel et à ses abominables collaborateurs.

Berbiguier se croyait à jamais délivré de ses ennemis lorsque, en octobre 1817, à *neuf heures du matin* (l'heure est indiquée), le petit écureuil est trouvé presque mourant dans sa cage. Une partie de sa queue avait été arrachée. Prieur vint peu après et chercha à persuader à l'halluciné que c'était un tour de Pinel ; mais il eut le tort de sourire. « *Je ne m'aperçus que trop tard de la perfidie,* » écrit Berbiguier ; car il avait pour système que l'air était rempli de mauvaises planètes, ainsi la planète-Pinel, la planète-Moreau, la planète-Vandeval, etc. Et il se persuadait que, quand une planète était fatiguée de le tourmenter, aussitôt une nouvelle planète s'emparait de lui. Pour le moment, c'était la planète-Prieur. Il s'en plaignit à un jeune étudiant en médecine, M. Lomini, cousin des Prieur. — Le gouvernement, lui dit Berbiguier, devrait, par des lois terribles, sévir contre tous ces misérables qui portent partout la désolation. — Il ne peut y avoir de lois contre *nous*, répond d'un ton sérieux

L'étudiant; le gouvernement, au contraire, *nous* autorise à *nous* transporter secrètement partout, parce qu'il est nécessaire que *nous* sachions tout ce qui se fait, et que *nous* fassions tout ce qui *nous* plaît. — « Je jugeai bientôt, ajoute naïvement Berbiguier, par les propos de ce Lomini, qu'il était aussi de cette secte *farfadéenne* (1). »

L'étudiant croyait par ce moyen contribuer plus activement à la guérison de l'halluciné, mais il n'en fut rien. Berbiguier fit les plus grands reproches à Prieur d'avoir communiqué son pouvoir à son cousin qui venait l'importuner toutes les nuits. On ne saurait croire à quels reproches furent exposés les Prieur et Lomini; à toute heure du jour Berbiguier les voyait et les accablait de réprimandes; quand ils recevaient du monde, l'halluciné priait les personnes présentes de les inviter à cesser; ou bien il leur écrivait en les menaçant de publier un mémoire contre eux. Une nuit, tout l'hôtel garni fut réveillé par une effroyable bourrasque qui cassa plusieurs carreaux. Berbiguier dit au portier de ne pas s'en inquiéter, qu'il en *connaissait les motifs*, et qu'ils étaient tous bien heureux que l'ouragan ne fut pas plus terrible. « Je ne leur dis pas, écrit-il, tout ce que je savais des méfaits des farfadets; mais j'avais fort envie d'en instruire le propriétaire, afin de l'engager à faire un journal de toutes les dépenses auxquelles il serait ex-

(1) Berbiguier, au commencement de son livre, croit nécessaire, « pour rendre son style digne de son sujet, de décliner, conjuguer et tourner de toutes les manières le mot *farfadet*. Qu'on ne me fasse donc pas un reproche, dit-il, d'avoir écrit *farfadérisme, farfadériser, farfadéen, etc.* »

posé par les maléfices des ennemis du créateur du monde; par là, il s'instruirait au moins de ce que cette maudite canaille (il veut dire les Prieur) pourrait lui coûter dans l'année.

En passant sur le Pont-Neuf, Berbiguier voit une grande quantité de personnes assemblées pour regarder une nuée noire extraordinaire dans la direction de l'île Saint-Louis; chacun faisait des conjectures diverses. — « Ne voyez-vous pas, leur dit-il, que c'est l'ouvrage des magiciens. » Et, comme on le regardait avec surprise, il s'éloigna, persuadé que cette nuée noire était un signe certain de quelque victoire remportée par les farfadets, et qu'ils s'empressaient par là d'en donner connaissance à leurs correspondants. Ces nuages noirs étaient les frères Prieur et leur cousin. Quelque temps après, on vola au Palais-Royal la montre de l'halluciné, quoique son habit et sa redingote fussent soigneusement boutonnés. Il entra assaillir de reproches Prieur aîné; comme celui-ci s'en défendait. — C'est votre frère alors, dit Berbiguier. — Mais vous savez bien que mon frère n'est plus à Paris et qu'il est rentré au séminaire. — N'importe, il revient en un clin d'œil invisible, tracasser les honnêtes gens. » Cette montre volée amena la correspondance la plus embrouillée, et la plus plaisante du monde. Berbiguier écrit au jeune séminariste de lui renvoyer sa montre ou de le débarrasser de sa planète: Prieur ne répond pas; alors l'halluciné écrit au père de Prieur, au supérieur du séminaire, au maire de la ville pour les engager à voir le jeune farfadet; finalement celui-ci répondit par la lettre suivante :

« Monsieur, j'ai reçu votre lettre. Je vois avec peine que vous êtes toujours dans le même état. Votre maladie est très-affligeante; vous vous croyez tourmenté et vous avez raison. L'affaiblissement de vos nerfs produit chez vous toutes vos chimères. Vous vous êtes persuadé que j'étais sorcier, et de là vous concluez que je suis invisible. Mon cousin Lomini a tort d'exaspérer votre imagination par des citations ridicules ou puérides. Il serait fort embarrassé de vous montrer un livre de magie. Cessez, monsieur, de croire que j'aïlle chez vous la nuit. Je suis un homme comme vous, de chair et d'os; je suis de plus à une distance de trente lieues; comment voulez-vous que je puisse me transporter chez vous toutes les nuits pour danser sur votre corps?

» P. S. Votre lettre m'a coûté 16 sols; je ne suis pas riche; ainsi, monsieur, quoique vous m'honoriez beaucoup de m'écrire, dans l'impossibilité où je suis de vous être utile, vous pouvez vous en abstenir. »

Mais toutes ces réponses étaient de l'huile sur le feu. « Voilà bien, s'écrie Berbiguier, le langage des gens sans pitié, froids, indifférents et *farfadérés*. » Cependant le malheureux avait un frère en souffrances; c'était l'écureuil. Le petit animal avait l'habitude de se réfugier sous le bonnet de coton de son maître, qui pensait qu'il était poursuivi par les esprits; en effet, au bout de quelques minutes l'écureuil sortait de sa retraite et aussitôt Berbiguier se sentait tirer les cheveux. Déjà, en déménageant de l'hôtel Mazarin pour aller à l'hôtel de Limoges, rue Guénégaud, espérant y trouver plus de quiétude, l'halluciné avait perdu son animal favori; cependant il

le retrouva deux jours après : pour le soustraire aux attaques des farfadets, Berbiguier le brossait à outrance, dans la certitude que les esprits malfaisants délogeraient de son corps. C'était son seul ami ; aussi avait-il coutume de répéter à ceux qui l'entouraient : « Je désire que, lorsqu'on parle de moi, on dise toujours : Berbiguier et son Coço. »

Un jour, il arrivait de la campagne ; à l'ordinaire son écureuil venait lui faire mille caresses, mais préoccupé, Berbiguier ne s'aperçut pas que Coco ne venait pas à sa rencontre. La robe de chambre était étendue comme de coutume sur le lit, en guise de couvre-pied. Le plus souvent l'écureuil se livrait pendant l'absence de son maître, à un doux *far-niente* dans l'une des manches. Berbiguier fait sa toilette de nuit et se couche. Ciel ! le petit animal était entre les couvertures, son maître l'écrase, lui seul peut raconter ce malheur !

« La pauvre bête ne survécut pas un jour à l'assaut qu'elle avait éprouvé ; elle mourut dans la matinée du lendemain de la catastrophe. Mon premier soin fut de la faire embaumer, afin que ses tristes restes pussent me rappeler le souvenir de ses actions et de ses vertus. J'ai placé Coco sous un verre ; le bout de sa queue, coupé par M. Étienne Prieur à la fin de 1816, est placé entre ses pattes de derrière. L'écureuil est dans une position qui me rappelle ses gentilleses et son talent. Je ne sais si l'aspect du cadavre de ce petit animal est pour les farfadets la tête de Méduse : ils viennent beaucoup moins me visiter pendant le jour ; mais en revanche, ils sont toujours sur moi pendant la nuit : O mon cher Coco ! peut-

être qu'ils voudraient me procurer la mort que je t'ai donnée ! ils voudraient m'étouffer, les cruels ! »

A la fin du premier volume, Berbiguier pleure encore la perte de l'écureuil. « O mon cher Coco, tu reposes maintenant en paix sous le globe de verre qui te sert de tombeau ! les misérables t'ont tué pour que tu ne fusses pas témoin de mon triomphe. » Et il ajoute fièrement : « Ennemis de mon repos, ne vous réjouissez pas, demain je serai à l'imprimerie ! »

On comprendrait difficilement le *triomphe* dont parle Berbiguier, si je ne racontais le fait suivant, qui est toute une odyssée. Le jour de la fête de Louis XVIII, l'halluciné, en sortant des Tuileries, remarqua un grand tourbillon de poussière, et dans les airs trois nuages gros de pluie noirs et menaçants. — Ah ! s'écria-t-il, ils veulent troubler la fête de mon roi, mais je saurai bien les en empêcher. Et il rentre aussitôt chez lui se livrer à une conjuration certaine qu'il avait imaginée depuis peu ; il s'était muni d'une grande quantité de cœurs de mouton ou de veau, plus, d'épingles et d'aiguilles. A l'occasion de la fête du roi, il commença par piquer un foie de bœuf de toutes ses aiguilles et épingles « de manière, dit-il, qu'à sa surface, il avait la forme d'un hérisson dont les pointes menaçantes n'étaient pas faites pour satisfaire les farfadets qui auraient été tentés de s'approcher de moi pour me tourmenter. » Il mit une poêle remplie d'huile sur le fourneau et lorsqu'elle bouillit, il y ajouta le foie tout lardé d'épingles. Sur un autre fourneau allumé était une grande cuiller de fer contenant six livres de soufre fondu. Alors il prit un

papier piqué qui contenait le nom de ses ennemis et le jeta au feu. Le poêle brûlait aussi, servant à faire chauffer une marmite dans laquelle bouillonnaient les épingles et les aiguilles les plus fines, car il prétendait que plus l'eau agitait ces instruments pointus, plus les farfadets étaient cruellement tourmentés.

III

« Il semblait, dit-il, que la solennité du jour augmentât, mon animosité contre cette cruelle engeance farfardéenne. Monstres, scélérats, vampires, leur dis-je, vous voudriez priver les malheureux marchands de vendre des provisions qu'ils ont faites en l'honneur d'un si beau jour ? Vous voudriez empêcher les amateurs des belles choses du jour du feu d'artifice qui doit clôturer les fêtes ? Non, non, non, mille fois non, vous ne réussirez pas ; tant qu'il me restera quelques moyens, je vous combattrai de toutes mes forces. Je suis infatigable lorsque je lutte contre des monstres de votre espèce. Je ne dois rien épargner pour vous expulser de tous les endroits où je pourrai vous trouver. »

Mais, dans cette exaltation, Berbiguier s'oublia et jeta dans son poêle tout le sel, tout le soufre qu'il avait sous la main : ces matières étouffèrent le feu ; une fumée immense emplit la chambre. L'halluciné ne crut pas à un incendie naturel, et s'imagina que les farfadets

étaient dans sa cheminée ; cependant, comme la fumée gagnait les escaliers, que les voisins criaient au feu, Berbiguier ouvrit sa porte. Heureusement les secours arrivaient. — Qu'y a-t-il ? dit un pompier en voyant Berbiguier sortir de la chambre. — J'empêche les farfadets de troubler la fête de Louis XVIII. — Votre intention est très-louable, monsieur, mais il ne faut pas pour cela mettre le feu à la maison. — Berbiguier déclara, dans ses mémoires, avoir été très-satisfait « du bon ton de monsieur le caporal des pompiers. Ses procédés, dans cette circonstance, ajoute-t-il, me le firent considérer comme un brave homme. » Aussi a-t-il fait dessiner, pour la mettre en tête du second volume, cette scène. Il faut voir l'air calme, magistral ; inspiré de l'halluciné enveloppé de fumée, qui semble très-satisfait de ses opérations. « Je trouve cette scène, dit-il, tellement dramatique, qu'il y aurait à en tirer le sujet d'un beau mélodrame. »

Berbiguier, à qui les cœurs de veau réussissaient, les conseillait à toutes les personnes qu'il rencontrait. Pour arrêter les inondations de 1819, il achète une grande quantité de cœurs, plusieurs milliers d'épingles et d'aiguilles, vingt livres de sel, huit livres de soufre et le reste. « Laboureurs, agriculteurs, vigneron, jardiniers, s'écrie-t-il, remerciez-moi de ma persévérance ; j'ai enfin découvert le moyen de vous faire jouir du fruit de vos sueurs. » Pendant l'opération, il criait à haute voix : *Que tout ce que je fais te serve de paiement, je désole l'ouvrier de Belzébuth.* Chaque année, Berbiguier « donnait des étrennes » aux farfadets, c'est-à-dire qu'il pi-

quait des cœurs ; mais le 1^{er} janvier 1820, comme il avait négligé cette précaution, il fut fort tourmenté la nuit. Aussi le premier jour de l'année 1821 n'est pas oublié, et Berbiguier donne une soirée dans laquelle chacun des invités était tenu de piquer des cœurs avec un nombre considérable d'aiguilles et d'épingles.— Cela est coûteux, disait-il, mais je ne dois pas regarder à l'argent quand il faut faire souffrir les farfadets. Par un raffinement cruel, il invita toutes ses connaissances à plonger une épée dans les cœurs qui rôtissaient sur les charbons. Une des personnes qui assistaient à cette soirée, et qui existe encore (1), nous a donné une idée de la conversation de cet homme étonnant, qui ne parlait pour ainsi dire que par aphorismes. Ainsi : Dieu est bon, les farfadets sont méchants. — Berbiguier est patient, Moreau est cruel. — Le fléau des farfadets ne croit pas à la médecine. — Pinel donne des remèdes à tort et à travers. — Les femmes sont généralement bonnes, la Vandeval est une farfadette abominable. — Pour lui, tout se résumait en farfadets.

Un chat tombe du toit. . . farfadets.

On se donne une entorse. . . farfadets.

La fumée sort de la cheminée. farfadets.

Le bois craque dans le feu. . . farfadets.

Ce n'est pas le bois qui travaille, ce sont les magiciens et sorciers qui frappent par méchanceté pour faire fendre les meubles.

Rien qu'à lire les titres des chapitres, qui sont du

(1) M. J..., coiffeur, rue Guénégaud.

reste une amorce trompeuse, on voit assez combien était enracinée l'hallucination.

« Les farfadets désunissent les époux en visitant à leur insu les femmes vertueuses. — La pie voleuse était un farfadet. — Les bons prêtres sont presque toujours en proie aux persécutions et aux propos malins des farfadets. — Les prières et les cloches contrarient bien souvent les esprits malins. — Les farfadets rendent les femmes enceintes à leur insu. — On éternue sans avoir un rhume de cerveau ; ce sont des sorciers qui font voler de la poudre dans l'air pour nous procurer des éternuements. — Les farfadets sont parvenus à désunir les anges du ciel ; les leçons de notre Rédempteur ont toujours été repoussées par ces monstres. — Les insectes connus sous la dénomination de puces sont très-souvent des farfadets. »

Il avait fini par ne plus offrir de tabac à priser qu'aux personnes qu'il connaissait particulièrement, car il craignait, en présentant sa tabatière à des étrangers, d'y introduire des farfadets. Après avoir souffert vingt ans, il ajouta quelques variantes à ses conjurations : d'abord, la *bouteille-prison*, c'est-à-dire des bouteilles épaisses remplies d'eau infusée de tabac, de poivre et d'autres aromates. Cette invention vint de ce qu'étant dans l'église Saint-Roch, Berbiguier se sentait tourmenté par une troupe de farfadets qui se posèrent entre sa redingote et son gilet. Il détacha sournoisement une épingle de ses cheveux et piqua sur sa redingote un de ses ennemis. Qu'en faire, se dit-il, en revenant à son logis ? Et il pensa à les enfourner dans des bouteilles. Ce

moyen lui réussit; seulement, la nuit les bouteilles dansaient, se heurtaient et cliquetaient; Berbiguier mit au bout de quinze jours ses ennemis en liberté. Plus tard, il comprit que c'était une faiblesse et que la détention perpétuelle était nécessaire. Aussi, il employa désormais un système terrible! quand il sentait la nuit les farfadets sauter sur ses couvertures, il jetait du tabac en l'air, car il avait découvert que le tabac était *anti-farfadéen*; « les monstres tombaient dru comme des mouches, aveuglés par le tabac. » Berbiguier ne se couchait plus sans un arsenal de deux cents épingles noires, et il piquait ainsi les *malfaiteurs* au drap. « Ce sont les armes, disait-il, dont je me sers pour arrêter les coureurs de nuit dans leur course vagabonde et perturbatrice du repos des honnêtes gens. » Il observa que ses épingles devenaient plus grosses et il pensa « que cela provenait de la transpiration de ses invisibles ennemis vaincus. »

Les farfadets prisonniers continuant d'entrer en danse toutes les nuits, quoiqu'en bouteilles, Berbiguier réfléchit longuement et se décida à envelopper leurs prisons des *épreuves* de son livre afin de leur donner de l'occupation et du remords par la lecture de leurs forfaits. Il fit une pétition au directeur du Jardin des Plantes pour faire placer ses bouteilles dans le cabinet d'histoire naturelle « entre les serpents et les crapauds. »

Quelquefois Berbiguier se demandait combien il avait pu détruire de farfadets par ses cœurs et par ses bouteilles; ce ne fut que plus tard que l'idée lui vint de mettre en note tous les gens borgnes et boiteux qu'il rencontrerait; car il se fit un raisonnement: « Voilà un

homme borgne à qui j'ai crevé l'œil par mes épingles et mes aiguilles. » Ou bien : « C'est pourtant mes lardoires qui ont fracturé un os de la jambe de ce Boiteux. »

Le chapitre des femmes est extrêmement curieux. Berbiguier n'ignore pas que beaucoup de femmes sont aussi *farfadettes* que les hommes ; mais il espère en rencontrer une vertueuse. Alors il se mariera avec elle. « Sans cesse aux genoux de cette créature charmante, dit-il, je coulerai des jours heureux ! et lorsque je me verrai renaître, ma jouissance sera à son comble. Voilà donc, lui dirai-je, ceux qui doivent perpétuer la race des *Terre-Neuve du Thym*. » Il faut expliquer ici l'origine de ce nom. Berbiguier le prit et dut même se pourvoir auprès du garde des sceaux, afin d'avoir le droit de signer ainsi pour ne pas être confondu avec ses parents qui avaient plaidé contre son oncle. *Terre-Neuve* venait de ce que Berbiguier devait acheter un petit terrain vierge de plantations où il planterait du *thym*, plante favorable aux conjurations. « Lorsque j'aurai introduit, continue-t-il, mon épouse dans l'appartement qui doit être témoin de notre félicité, mes fourneaux anti-farfadéens seront remplacés par l'autel de la volupté ; mes aiguilles et mes épingles par les bijoux sans faste dont je veux décorer son sein et ses mains ; mes cœurs de bœuf par un cœur qui ne palpitera que pour elle ; mes plantes aromatiques par les lis et les roses qui seront l'apanage de mon épouse. » Seulement, comme les farfadets prennent souvent la forme d'un chat, Berbiguier exècre les femmes qui appellent leurs maris *mon chat* ; il est certain que par cette appellation elles invitent

leurs maris à se faire recevoir farfadets. « Une des clauses de mon contrat, dit-il, défendra à celle qui associera sa destinée à la mienne, de me donner d'autres titres que ceux qui flattent les honnêtes gens. »

Berbiguiier, à l'imitation de Jean-Jacques (1), voulait réformer l'éducation des enfants. Souvent il se prend de pitié pour les enfants farfadéens; et il exprime ainsi ses regrets : « Il doit être bien cruel pour les père et mère qui ont des enfants farfadets de ne pas les voir rentrer à la maison, puisque je les tiens emprisonnés dans mes bouteilles. » Mais les enfants qu'il aura de son mariage recueilleront un glorieux héritage. Chacun s'écriera dans les rues en les voyant passer : Voilà les enfants du *fléau des farfadets* !

Chaque jour amenait de nouveaux procédés : peu après les *bouteilles-prisons*, Berbiguiier inventait le *baquet-révéléteur*. Ce baquet était un vase de bois plein d'eau qu'il plaçait sur sa fenêtre ; l'eau servait de réflecteur aux nuages ; et comme les nuages sont remplis de mauvais esprits, leurs manœuvres étaient réfléchies par l'eau.

Enfin le troisième volume paraît ; Berbiguiier semble moins tourmenté, car il se livre au culte des muses. Il fait une longue chanson contre les farfadets, sur l'air : *Du vaudeville de M^{me} Favart* ou *Un soir que sous mon ombrage*, mais avant de clore la série de ses malheurs,

(1) Il n'admettait Jean-Jacques que comme écrivain : « Si Jean-Jacques n'avait pas erré comme il l'a fait si souvent, dit-il, j'établirais un parallèle entre nous ; mais Rousseau n'écrivait que pour tromper les hommes, je n'ai pris la plume que pour les éclairer.

il n'oublie pas sa vengeance. Ayant lu un dictionnaire de magie, il y trouve les principaux acteurs de la cour infernale, il n'hésite pas à faire de :

Belzébuth, chef suprême, Moreau, le tireur de cartes.

Satan, prince détrôné, Pinel père.

Eurinome, prince de la mort, Bouge, médecin.

Moloch, prince du pays des larmes, Nicolàs, médecin.

Pan, prince des Incubes, Prieur aîné.

Lilith, prince des succubes, Prieur jeune.

Léonard, grand maître des sabbâts, Prieur père.

Boalbérith, grand pontife, Lomini, cousin des Prieur.

Proserpine, archi-diablesse, La Vandeval.

Ainsi se terminent les mémoires du célèbre halluciné que tout Paris a connu ; dans les dernières années de sa vie il employa, à raison de deux francs par jour, le commissionnaire Baptiste, qui exerce encore son état, rue Guénégaud, et qui devait piquer, sans s'arrêter une seconde, des cœurs de veau. On me dit que Berbiguier mourut en 1834 ; et que le moribond avait exigé que son suaire fût garni complètement d'aiguilles. Les approches de la mort ne diminuaient en rien l'hallucination.

Berbiguier fut une de ces têtes faibles que la lecture perdit. La bibliothèque de romans de chevalerie de l'hidalgo de la Manche n'était rien en comparaison du nombre des auteurs que lut Berbiguier pour se prouver l'existence des esprits infernaux. Il rechercha avec soin dans les Écritures saintes, les Évangiles, les moindres phrases qui semblaient se rapporter à sa situation, et il ne fut jamais plus heureux que le jour où il trouva dans une épître de saint Pierre : « Un esprit rugit comme un

lion et rôde autour de nous, cherchant à nous dévorer .» Berbiguier, au comble de la joie d'avoir pour lui l'autorité de saint Pierre, se mit à dévorer les écrits et les livres de Plantina, Mancier, Pierre de Prémontré, Thyæus, Carichtéus, Jacob Sprenger, David Mederus, Delris, Kornmann, Benivenius, Bodin, Camérarius, Major, Senner, Jordanus et tous les alchimistes, médecins, astrologues, Dominicains qui ont écrit sur les maléfices, sur la démonomanie.

Pendant l'halluciné, dans toutes ses lectures, oublia Saint-Amand, le *grotesque*, qui écrivit des vers qu'on jugerait avoir été paraphrasés en actions par Berbiguier.

Une troupe de farfadets
Différents de taille et de forme,
L'un ridicule et l'autre énorme,
Se démène en diable-cadets ;
Ma visière en est fascinée,
Mon ouïe en est subornée,
Ma cervelle en est hors de soy ;
Bref, ces fabricateurs d'impostures
Estalent tout autour de moy
Leurs grimaces et leurs postures.

Mon ami Jules de la Madelène m'envoie quelques renseignements curieux sur la figure de Berbiguier qui tient une place importante dans le *Dictionnaire historique* du département de Vaucluse.

« J'avais lu dans vos feuilletons que Berbiguier était mort en 1834 ; je fus donc très-étonné lorsqu'on m'apprit que l'auteur des *Farfadets* habitait Carpentras, et que c'était bien lui que je rencontrais tous les jours aux *Platanes*. On me ra-

conta qu'il était tout à fait ruiné, que sa sœur lui donnait asile, etc.

» C'était un vieillard très-salé, cassé, le dos voûté, le cou dévié, la tête branlante, inclinée de côté, le menton grattant le sein, de telle façon, qu'il était impossible de voir ses yeux.

» Comme il était difficile de le trouver au logis, je pris le parti de le guetter au passage, et un matin, je l'accostai sur la place de l'Hôpital, qu'il traversait tous les jours à la même heure, avant d'aller faire sa partie de boston, hors la ville, chez un vieil ami.

» — Qui êtes-vous donc, me dit-il, d'où me connaissez-vous ?

» — A Paris, lui dis-je, tout le monde parle de vous.

» — Ah ! vous habitez Paris, la vie y est bien chère.

» Nous parlâmes de Paris pendant quelque temps, de la capitale, comme il disait obstinément. Enfin pour rompre la glace, je lui demandai s'il n'était pas dans l'intention de publier une nouvelle édition ; à qui il fallait s'adresser pour acheter ses livres, qui étaient hors de prix chez les bouquinistes, très-rares d'ailleurs, très-recherchés, etc.

» — Vous voulez parler des *Farfadets*, me dit-il, ce livre m'a coûté beaucoup d'argent. Mais je n'en ai plus un exemplaire ; si vous voulez le lire, allez à la bibliothèque de la ville, il doit y être, si *ils* ne l'ont pas enlevé. Bonjour, monsieur, votre serviteur.

» J'essayai de ramener la conversation : — Monsieur Berbiguier, je puis vous assurer que maintenant à Paris, on vous rend bien justice ; les gens les plus distingués sont pour vous, et vos ennemis sont dans la confusion.

» Le bonhomme s'arrête et me dit brusquement : Ah ! ça, êtes-vous aussi vexé par les *Farfadets* ?

» — Eh ! mon Dieu oui ! comme tout le monde ; je crois que j'ai bien moi petit coup de marteau.

» Berbiguier me prit alors les bras et me regarda du mieux qu'il put, la tête tout à fait renversée. Rien de triste et d'ém-

brouillé comme la figure de ce pauvre vieux ; des traits tiraillés en tous sens, des rides dures et bizarres, des creux, des saillies de tous côtés, des yeux rouges, vitrés, çà et là quelques touffes de poils blancs poussant droit.

» — Puisque vous en êtes là, me dit-il avec une grande douceur, je vais vous donner tout à l'heure un remède certain. Souffrez vous beaucoup aux genoux ? N'avez-vous pas des pesanteurs et des *taquineries* dans les bras ?

» — C'est bien cela, mais le plus lourd c'est dans la tête.

» — Cela ne m'étonne point, depuis que je suis dans le pays, toute l'armée des *Farfadets* est sur pied. Imaginez-vous que ce matin encore j'en ai tué près de trois mille ; cela m'a beaucoup fatigué. Et c'est tous les jours à recommencer ; ils me poursuivent jusque dans l'église.

» — Et la prière ne peut rien contre eux ?

» — Quand je vous dis qu'il en vient toujours de nouveaux ! la nature *soutire* de grands courants et ils viennent du plus profond de la terre ; ils savent bien à qui ils ont affaire.

» Tout en causant, nous étions arrivés sur le chemin d'Avignon. — Vous voyez cette plaine, me dit Berbiguier, en étendant les bras ; toutes les moissons étaient condamnées à mon arrivée ; je les ai sauvées ; ils ne me le pardonnent pas ; ils savent que je suis au monde pour les combattre, et pour délivrer mon pays des incendies, des inondations, des pestes, des famines, aussi s'acharnent-ils toujours après moi, nuit et jour ; voyez comme ils m'ont tordu le cou, regardez bien ce nuage noir, au-dessus des amandiers, il y aura bientôt en France de grands malheurs.

» — Puisque vous souffrez, reprit Berbiguier, au bout de quelque temps, je vais vous indiquer le vrai remède : tous les matins, remplissez vos poches de tabac à priser ; faites de petits trous aux toiles, de manière à semer les grains de tabac sur votre corps ; et quand vos poches seront vides, vous vous mettrez nu, vous prendrez une brosse dure et vous vous

vergettelez le corps en tous sens ; il en restera un à chaque crin de la brosse.

» — Je comprends bien, lui dis-je, c'est qu'ils craignent le tabac.

» Ces paroles malheureuses le mirent en grande colère. — Ils ne craignent pas le tabac, me dit-il en frappant du pied ; s'ils le craignaient, comment seraient-ils ? au contraire, ils l'aiment avec passion et s'en soulent, et quand ils sont étourdis, la brosse les enlève.

» Je m'excusai de mon mieux ; peine perdue. Berbiguier ne voulut plus reprendre mon bras ; je lui inspirais une antipathie très-vive ; à toutes mes questions, il ne répondait plus que par des brusqueries, d'un ton de méfiance. A la porte du jardin de M. Bovis, je pris congé de lui, il me salua très-froidement et me tourna le dos.

» Je ne l'ai plus revu ; à quelque temps de là, nous étions en république, et je vous avoue que j'ai bien oublié votre ami Berbiguier. »